

Dominique,
Bonsoir,

J'ai relu hier soir la dernière partie du manuscrit que tu m'as laissée l'autre fois. Ce jour, entrecoupé par la manifestation en bas et où je suis allée, je mets en forme toutes mes remarques pour t'adresser le tout assez vite maintenant.

Et voilà qu'il y a encore du nouveau dans ce dernier morceau. Et du neuf qui fait matière à discussion. J'y vais :

Tout d'abord, je pense que le nouveau réside en partie dans ce que j'appellerais des « imaginations », des « visions ». Tu développes chacune d'elles. Or moi je trouve qu'elles gênent le rythme de ton récit et qu'elles desservent son homogénéité (son unité existante « malgré » les sauts temporels, constitutifs de sa matière). J'en perçois trois, je les situe, je les commente :

* La mémé abandonnée dans son lit et l'apparition du soldat ton ancêtre p. 69

- *La réaction, imaginée, de la famille horrifiée à la réception de la mauvaise blague - il annonce sa propre mort - dans le courrier faite par le poilu aux siens p. 71

* La réflexion de Denise p. 68 sur l' à quoi bon se poser ces questions-là.

Et sa réponse à l'énoncé du beau projet qui est le tien « le chant d'amour plein de fierté pour les miens ». Le lecteur ne sait plus si ces paroles de Denise sont réelles ou fictives et l'hésitation est renforcée plus loin lors de la rencontre des deux autres « imaginations - visions ». Tu te poses d'ailleurs toi-même la question puisque tu te mets en garde contre le « romancé » d'un de ces passages.

Il y a aussi quelque chose qui est en lien avec ce que je dis précédemment. C'est, p.66, le passage de « l'amoureuse transie », la rivale supposée. En l'absence de preuves, il est difficile de parler de « vengeance féminine » et de développer ce sentiment(« je le reverrai avant toi », c'est peut-être une réflexion attentionnée ou banale tout bonnement, - ou alors il nous manque quelque chose). D'autant qu'immédiatement, tout comme dans les 3 autres passages que je vais appeler « romanesques », le style n'est plus le même. Il perd de son énergie première bien réelle. Il emprunte au roman certes, mais freine la coulée. Coulée qui caractérise jusqu'ici tout de même l'allure de ton récit, (Je parlais de « navigation », « de fluidité », « de flux » lors de ma précédente lecture). Ces visions sollicitent trop l'idée du drame, du malheur, la tonalité noire. C'est ce « sollicité » qui confère, je crois, cet aspect chargé dont je parle. Alors que celui-ci n'existe pas ailleurs. Le tissage, l'entremêlement du travail de l'imagination et celui de l'écriture est un peu trop visible, un peu attendu, on frôle presque le cliché, - ne m'en veuille pas, Dom, restons simples, l'une dans le dire, l'autre dans l'entendre - (« âpres draps qui seront son linceul », « elle doit serrer contre elle le crucifix qui a toujours orné le mur de la pièce et auquel elle a chaque année accroché un rameau béni par le curé »). Peut-être était-elle originaire d'une famille de mécréants, - pourquoi pas ? Le Nord de la France n'est pas notre Ouest. Ce sont tes propres fantômes, il me semble Dom, qui pointent leur nez ici : l'ombre de l'église, par exemple.

Tu te mets toi-même en garde contre « le romancé » d'un de ces passages. C'est important. (Mais attention, il se peut aussi que ce soit un type d'ironie insaisissable de moi qui ne prends pas assez de distance, c'est tout à fait possible.) En tous cas, on ne peut oublier que tu te donnes toi-même une vraie bonne règle p.72, c'est de « te dépouiller encore, toujours davantage ». Pour « n'être que le chemin ». Pour ce faire, il te faut sans doute ne pas céder à la tentation du romanesque. C'est ton exigence, elle est juste et indispensable, ici, dans ce travail précisément. C'est une exigence de rigueur qu'il faut tenir. Et c'est aussi, je me répète, une question d'unité pour ton récit (réalité ? fiction ? tonalité élyséenne ? tonalité dramatique ? œuvre fictionnelle ? œuvre documentaire ?)

Par ailleurs, je contesterai le rire sardonique du soldat dessiné sur la carte postale (« il rigole sardoniquement » p.70.) Dans « sardonique », il y a pour moi de la méchanceté. Ici c'est plutôt de l'humour, je crois, il me semble, ou de l'ironie. Pas de la méchanceté. Et le « nous ne sommes pas morts » adressé par le poilu aux siens est peut-être plus le fait de la censure que de l'humour. Voire, - je ne sais pas.

Sur un autre plan, mais nous en avons déjà parlé, je ne parlerais pas de « glougloutages », et ne nommerais pas les parents « papa- maman »

En revanche, émergent en ces dernières dizaines de pages des trouvailles de formulations. De petits bonheurs d'expression plus nombreux qu'en début de ton récit. Par exemple, ton

goût de l'évocation du plus que parfait sorti de son contexte grammatical : « jumeau constamment conjugué au plus-que- parfait » p.67 ou

l'ordre des mots , adjectifs ou adverbes : p. 67 « si ce n'est une commune nombreuse progéniture » p.67 ou « comme des voleurs, honteux infiniment de cet abandon » p.69. C'est réussi. Et j'ai comme l'impression qu'il y en a d'autres, de moi pas encore perçus.

C'est très bien aussi ces rappels de la règle de ton jeu : « se laisser guider par les signes comme meilleure manière de laisser la plus grande place possible à (tes) personnages ». Tu donnes là une justification à ce « surnaturel » qui me gêne tant (les intersignes). Voilà qu' emportée par cette belle perspective, je m'en trouve moins gênée qu'avant, par ce surnaturel. Peut-être même que cette justification me convient. Va savoir.

La métaphore des arbres qui restent vifs sous « le linceul de l'hiver » pour évoquer la survivance des disparus et, plus encore, leur capacité de régénération des vivants - par leur (ta) plume aussi - est riche et pleine de possibles à venir. Que ton récit fasse bellement advenir ces possibles, oui !

J'aime bien le paragraphe de la blouse sans manches de Denise à l'atelier. Oui, ces stands immuables de blouses au vent installés au marché de Châteaubriant m'inspirent aussi ces mêmes réflexions : tout un contexte de petites activités ingrates, parce que invisibles, menées par les femmes de milieu rural. De vilains imprimés, des coloris ternes ou laids, des vêtements informes qui cachent les formes des corps ou les corps difformes, bahh !

Je fais cette lecture beaucoup accompagnée par les remarques de tes deux camarades, évidemment. Effectivement parfois je me perds un peu, je te l'ai dit. Mais franchement je pense que ce récit peut toucher des lecteurs extérieurs à la famille grâce à ce qui relève en lui d'universel. Au-delà, - je dirai plus : au-dessus - des labyrinthes spatiaux et temporels. Plus l'écrivain s'efface - pas la personne, l'écrivain – moins importante sera la déperdition dans la tension vers l'universel. (Oui, je dis une évidence, nul n'est jamais satisfait de ses œuvres, même réussies. Chacun exige plus, il y a toujours une déperdition au regard des espérances initiales) Et ça, c'est l'objet essentiel de ta quête, l'universalité, - grâce et surtout – par-delà - , ton enquête.

Voilà, Dom, je te livre toutes les impressions et réflexions suscitées par ces dernières dizaines de pages manuscrites. Je ne suis pas sûre de moi : je peux très bien n'avoir pas su percevoir des nuances particulières. N'avoir pas su voir que les passages évoqués ci-dessus participent de la même matière, peut-être, que l'ensemble de ton travail. Tout est possible, je le répète, je peux me tromper. En tous cas, il faut continuer ce beau travail, c'est sûr. Et moi, j'en parle autour de moi.

Ici la rue est fort agitée ces jours-ci, tu t'en doutes. Le temps passé dehors est important. Et c'est bien. J'ai eu plusieurs pensées pour toi à Tours le week-end dernier. D'ailleurs l'exposition des photos de Kertesz est-encore visible ? Et Clément, il se porte bien, je suppose.

Pour toi et moi, je propose que tu me soumettes deux ou trois dates pour qu'on se voie. Le 16 février à La patte de l'ours tu seras déjà à Cauterets. Alors, avant ton départ ? A ton retour ? C'est toi qui dis dès que tu le sais. On est toujours tellement contentes de se voir (la promesse, avant, le contentement, après, le grand plaisir au moment même)

Je réponds dès maintenant affirmativement à ton invitation au chalet mais pour les vacances de Pâques plutôt que ces vacances de Février. Je suis une marcheuse du sec plus que de la neige. En tous cas merci de tes propositions. Et sans doute auras-tu d'autres visites que dès maintenant tu peux confirmer.

Un avion passe dans la nuit de la fenêtre, la clameur des terrasses s'élève comme un poumon dans la rue, Patrick revient content de la zad, je viens de manger chez une Corinne plutôt en forme, demain ne sera pas un jour pour la rue (manif reportée à mardi) ce sera donc un jour pour moi . Chouette! chouette !

Je te souhaite une bonne nuit et d'y faire de beaux rêves comme disait régulièrement Paola, plus jeune, à l'heure du dormir.

Affectueusement à toi

A très bientôt, Dom.

J.